HAL
open science

Louis Wolfson et le yiddish: la haine de quelle langue maternelle?

Chloé Thomas

To cite this version:

Chloé Thomas. Louis Wolfson et le yiddish: la haine de quelle langue maternelle?. 2022. hal-03821731

HAL Id: hal-03821731

https://hal.science/hal-03821731v1

Preprint submitted on 21 Oct 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Chapitre à paraître dans l'ouvrage Max Kohn et Raphaël Koenig, *Le Yiddish, l'inconscient, les langues*, MJW-Féditions ; version acceptée.

Louis Wolfson : la haine de quelle langue maternelle ?

Chloé Thomas

Louis Wolfson est un auteur américain « d'expression française », selon la formule consacrée. Il publia en effet deux livres en français ; mais ce n'est pas là sa seule langue d'élection car, en tant qu' « étudiant en langues schizophrénique », ainsi qu'il se qualifie lui-même, il chercha plus largement à multiplier les langues autres pour faire pendant, et barrage, à son anglais. Né à New York en 1931, dans une famille d'origine juive, c'est bien l'anglais qu'il a comme langue première, celle que lui parlent ses parents, celle de son éducation et de sa première socialisation. Ses parents se séparent et il vit ensuite principalement avec sa mère, avec laquelle il entretient des relations extrêmement conflictuelles. À l'adolescence, il connaît des épisodes psychotiques, qui lui valent une scolarisation dans une classe spéciale ainsi qu'un diagnostic de « schizophrénie », mot alors utilisé assez largement aux États-Unis et synonyme de psychose[1]. Son symptôme principal est qu'il ne supporte pas d'être exposé à l'anglais : entendre ou lire cette langue devient pour lui une torture. Il le décrit comme un phénomène de contamination ou d'empoisonnement : des larves qui lui entrent dans l'oreille, un sentiment d'agression violente. Il est institutionnalisé plusieurs fois et subit notamment un traitement par électrochocs et insulinochocs. Mais Wolfson va s'en sortir.

Il va s'en sortir en sortant de l'anglais. Lui qui n'a pas pu faire d'études poussées apprend, en autodidacte, le français, l'allemand, le russe et l'hébreux. Il développe alors un système intriqué, fascinant et délirant de traduction de l'anglais vers un « étranger » syncrétique où il s'agit, pour neutraliser la langue source et la rendre hors d'état de nuire, de la remplacer par un xénisme qui va néanmoins garder un lien aussi bien sémantique que phonétique avec l'original. Pour citer un exemple parmi beaucoup d'autres, quand sa mère chante, de sa voix stridente qui l'irrite tant, « Good Night Ladies », il s'attaque au mot « ladies » en le remplaçant, après réflexion, par le mot russe « *Loudi* » (les gens), dont le sens est un peu différent, mais dont l'accent tonique est sur la

[1] Selon l'ethnopsychiatre Tobie Nathan : « il faut d'abord dire que "schizophrénie" est un terme ambigu. Aux USA, à cette époque, il signifie "psychotique", alors qu'en France, nous lui donnions une signification beaucoup plus restreinte et précise. Alors, psychotique, Wolfson ? Pas si sûr non plus. L'homme a certainement traversé des épisodes, des "bouffées délirantes", très certainement, qui lui ont fait abandonner ses études et se réfugier dans une position philosophique. » Tobie Nathan, *Actuel Wolfson ?*, https://tobienathan.wordpress.com/2012/05/14/actuel-wolfson/ , 14 mai 2012, (consulté le 22 août 2022).

première syllabe, comme « *ladies* », et qui contient les mêmes consonnes. Il résume (parlant de lui à la troisième personne) :

> Il pensait en de tels cas augmenter son arme linguistique contre la langue qu'il trouvait souvent tellement agaçante (et sans doute – ne fût-ce que subconsciemment – également contre sa mère, qui lui semblait user de cette langue de façon encore plus agaçante) : il pouvait plus ou moins instantanément convertir un autre mot anglais en mot étranger, volontiers par un moyen bizarre, artificiel, contre nature, mais évidemment très acceptable, même nécessaire à son pauvre esprit perverti, une simple, correcte, directe traduction en langue étrangère, au contraire, ne le satisfaisant guère quand elle ne s'agissait que d'introduire dans son esprit un mot plutôt différent du mot anglais qui lui faisait mal quand elle ne lui procurerait donc pas le sentiment de détruire ce mot de sa langue naturelle.
> En effet, ayant un mot étranger remplissant, à la fois dans le son et dans le sens, les conditions, selon lui, de similitude avec un mot anglais donné, celui-ci ne lui semblait plus guère exister, et l'écouter, ce lui serait plus ou moins écouter le mot étranger similaire.[2]

Il s'agit donc non pas tout à fait de traduire, mais de faire en sorte qu'entendant un mot anglais, il puisse créer une fiction selon laquelle il s'agirait d'un mot étranger, fiction qui ne fonctionne que si le « malentendu » est possible, c'est-à-dire si les deux mots, anglais et étranger, se ressemblent à l'oreille. Le système (ce que Deleuze appellera, en référence à Raymond Roussel, « le procédé[3] ») est un peu fou, comme Wolfson le souligne lourdement lui-même, mais il « marche » : il l'apaise. Tobie Nathan, qui s'est penché sur le cas Wolfson, oppose au diagnostic originel de « schizophrénie » une forme de « TED », ou « trouble envahissant du développement », concluant que « Wolfson est un autiste qui s'est traité lui-même[4] ». De fait, une fois adulte, il ne sera plus institutionnalisé. Et Wolfson va plus loin : il va écrire et raconter, en français, dans son français d'étranger, son symptôme et sa cure : c'est de ce texte qu'est tiré le passage que je viens de citer. Il possède, dans sa bibliothèque, un exemplaire d'*A la recherche du temps perdu* ; il envoie le manuscrit à Gallimard.[5]

Nous sommes alors en 1963. Au comité de lecture, et ce sera la chance de Wolfson, il y a Raymond Queneau, le premier sans doute à avoir senti l'importance du texte. Il vainc les réticences de Jean Paulhan, qui trouvait le texte « extrêmement amusant » mais indigne de la littérature ; et, après la publication d'extraits dans *Les Temps Modernes*, le livre est accepté pour publication dans la collection que Jean-Bertrand Pontalis, par ailleurs membre du comité de direction des *Temps Modernes*, vient de lancer, « Connaissance de l'inconscient ». Mais les tractations durent sept ans : entretemps, Wolfson a commencé à développer une réforme de

---

[2] Louis Wolfson, *Le schizo et les langues*, Paris, Gallimard, 1987, p. 62-63.
[3] Gilles Deleuze, « Schizologie » dans *Le Schizo et les langues*, Paris, Gallimard, 1970, p. 7.
[4] T. Nathan, « Actuel Wolfson ? », art cit.
[5] L'aventure de la publication du *Schizo* est racontée par Jean-Bertrand Pontalis dans le *Dossier Wolfson* compilé par Thomas Simonnet en 2009 : Jean-Bertrand Pontalis, « Editer Wolfson » dans *Dossier Wolfson*, Paris, Gallimard, 2009, p. 13-23.

l'orthographe du français et voudrait que le livre soit publié selon ces nouvelles règles. Des lettres en ce sens arrivent à Gallimard, lettres qui sont toujours, c'est Pontalis qui le note avec délices de psychanalyste, envoyées dans une enveloppe « insuffisamment timbrée [6] ». Le livre sort, finalement, en 1970. Pontalis, soucieux d'éviter de faire du texte un document psychiatrique, avait sollicité le linguiste Roman Jakobson pour une préface, qui déclinera ; c'est finalement Gilles Deleuze qui introduira le texte, avec « Schizologie » (augmenté et réédité plus tard dans *Critique et Clinique* sous le titre « Louis Wolfson, ou le procédé »), premier jalon de la très riche réception française du livre, qui se poursuivra notamment avec Michel Foucault, Piera Aulagnier, Roland Gori, Alain Rey, Pierre Alferi ; et qui continuera, à un degré moindre, à l'étranger, aux États-Unis autour du français Sylvère Lotringer et du francophile Paul Auster, et en Italie, notamment dans le milieu du théâtre. Maria Eugenia Uriburu a tenté, travail inestimable, de compiler une bibliographie exhaustive, d'abord en 2009 pour le *Dossier Wolfson* paru chez Gallimard puis, mise à jour, en 2013, dans *Recherches en psychanalyse*[7] ; dans l'introduction à ce dernier texte, elle souligne que la réception française, qui se déploie d'abord dans les champs de la psychanalyse, de la littérature et de la philosophie (la linguistique intervenant un peu plus tard), est tenue par le paradigme de l'« étude de cas », d'autant plus qu'assez naturellement Wolfson appelle la comparaison avec deux « cas » notables, Jean-Pierre Brisset et Raymond Roussel. L'œuvre de Wolfson devient ensuite une sorte de support au déploiement de la French Theory aux États-Unis, notamment autour du fameux colloque Schizo-culture à Columbia, en 1975.

Dans cette riche réception, la question de la « haine de » ou de l' « opposition à » la « langue maternelle » est évidemment centrale (Maria Eugenia Uriburu en fait d'ailleurs le titre de son introduction à la bibliographie). Mais de quelle « langue maternelle » s'agit-il ? Généralement, lorsque le syntagme est utilisé dans la critique wolfsonienne (et il l'est abondamment dès la préface de Deleuze), c'est l'anglais qui est visé ; et cela n'est pas contestable, puisque l'anglais est bien la langue parlée à Louis Wolfson par sa mère ; c'est, écrit par exemple Jean-François Chassay, « la langue anglaise qu'il hait, d'abord et avant tout par haine de sa mère[8]. » Et pourtant : « Est-ce bien avec l'anglais que Wolfson a des problèmes ? » A cette question rhétorique, Tobie Nathan répond : « Oui et non ! D'une manière immédiate, oui ! Mais si l'on réfléchit, si on a compris son procédé de déconstruction de recherche du noyau, il est en train de reconstruire une langue qui aurait dû se trouver là, dans sa famille, qui aurait dû lui être transmise : le yiddish ! Je

---

[6] *Ibid.*, p. 20.

[7] Maria Eugenia Uriburu, « L'opposition à la langue maternelle. Introduction à la bibliographie du dossier Wolfson », *Recherches en psychanalyse*, 2013, vol. 15, nº 1, p. 80-92.

[8] Jean-François Chassay, « « Traduit de l'américain » », *Études françaises*, 1992, vol. 28, nº 2-3, p. 69.

ne suis pas le premier à avoir remarqué combien les solutions de Wolfson sont une sorte de réinvention du yiddish[9] ».

En effet, si le yiddish semble a priori absent du procédé wolfsonien, il en est en quelque sorte le point aveugle, en tant que « langue maternelle » secondaire, alternative. Si Tobie Nathan peut s'appuyer, dans cet exercice de vulgarisation datant de 2012, sur des travaux portant effectivement sur les rapports de Wolfson au yiddish, il faut cependant souligner que ceux-ci interviennent assez tardivement dans l'histoire de la réception du texte : ainsi, Nathan mentionne Deleuze qui aura remarqué l'effet calmant du yiddish sur Wolfson mais celui-ci, en réalité, n'aborde la question qu'en passant :

> Il semble pourtant, à la fin, que l'étudiant « se fasse » à ses parents, et que ses parents fassent un pas vers lui. « Possiblement le schizophrène devait bien modifier certaines du moins de ses conclusions péjoratives au sujet de ses parents », car la mère consent de plus en plus à lui parler yiddish, le père aussi, et le beau-père, français.[10]

Alors même qu'en lecteur de Kafka Deleuze s'était interrogé sur le statut particulier du yiddish, ici il est seulement évoqué, en tant que (c'est déjà beaucoup) solution de conversation et de refiliation avec les parents. De manière générale, le « cas » particulier du yiddish parmi les langues choisies de Wolfson est resté longtemps un relatif impensé. Peut-être est-ce parce que le yiddish ne *rentre pas* tout à fait dans le système développé par Wolfson, et conserve un statut et une fonction un peu à part pour l' « étudiant en langues » qui justement ne l'étudie pas et, même lorsqu'il demandera à ce qu'on la lui parle, ne la parlera pas lui-même (il répondra en haut-allemand, langue apprise). Il semble que la première publication à aborder directement la question du yiddish chez et de Wolfson soit un article du psychanalyste Bernard Mary, en 1993, « Cryptogramme du réel chez Louis Wolfson », dans le Bulletin de l'école Freudienne. Mary publiera un autre texte en 2000, « Le schizo et sa mère toute retournée », en deux parties : la première dans les actes du colloque de l'école freudienne « (Pas) tout sur la mère », la seconde à nouveau dans le Bulletin de l'école freudienne[11]. Puis, en 2005, Max Kohn a édité un dossier entièrement consacré à Louis Wolfson et au yiddish dans la revue *Recherches en psychanalyse*, avec des contributions de Robert Samacher, Rosette Tamma et André Michels[12]. À cela s'ajoute

---

[9] T. Nathan, « Actuel Wolfson ? », art cit.

[10] G. Deleuze, « Schizologie », art cit, p. 21.

[11] Bernard Mary, « Cryptogramme du réel chez Louis Wolfson », *Bulletin de l'école freudienne*, 1993, nº 42 ; Bernard Mary, « Le schizo et sa mère toute retournée » dans *(Pas) tout sur la mère. Actes du colloque de l'école freudienne de Paris, 20-21 mai 2000*, Paris, Ecole freudienne, 2000, p. ; Bernard Mary, « Le schizo et sa mère toute retournée (suite et fin) », *Bulletin de l'école freudienne*, octobre 2000, nº 70, p. 14- 27.

[12] Max Kohn, « Louis Wolfson. Une langue c'est de la folie, et la folie est-ce que c'est une langue ? », *Recherches en psychanalyse*, 2005, vol. 4, nº 2, p. 113- 121 ; Robert Samacher, « Louis Wolfson et le yiddish », *Recherches en psychanalyse*, 2005, vol. 4, nº 2, p. 123- 135 ; Rosette Tama, « Louis Wolfson dans le labyrinthe des langues et Le yiddish: langue égarée – langue marrane », *Recherches en psychanalyse*, 2005, vol. 4, nº 2, p. 149- 157 ; André Michels, « Quête de la langue maternelle », *Recherches en psychanalyse*, 2005, vol. 4, nº 2, p. 137- 148.

encore un texte de Cécile Rousselet dans le livre *Dialogues schizophoniques avec Louis Wolfson* que nous avons coédité avec Juliette Drigny et Sandra Pellet en 2016[13]. C'est sur ces travaux que je m'appuie ici.

La mère de Wolfson, Rose Minarsky, est née en Biélorussie où elle a vécu jusqu'à ses huit ans, ne parlant, pendant cette première enfance, que le yiddish. Son père, lui, est d'origine lituanienne et avait parlé yiddish les vingt premières années de sa vie[14]. De fait, les parents de Wolfson ne s'adressent pas spontanément à leur fils dans cette langue, mais bien en anglais (sauf, tardivement, à sa demande expresse) ; et quand, pour se défendre de cet anglais intrusif, Wolfson se fait « étudiant en langues », il n'intègre pas le yiddish à son programme. Mais, ainsi que Cécile Rousselet, après d'autres, le fait remarquer[15], les quatre langues que Wolfson apprend en autodidacte sont, justement, celles qui rentrent dans la composition du yiddish : allemand, hébreux, russe, et français dans une moindre mesure. En outre, dans *Le Schizo et les langues* comme dans le deuxième livre de Wolfson, plus tardif, *Ma mère, musicienne, est morte de maladie maligne mardi à minuit au milieu du mois de mai mille 977 au mouroir Memorial à Manhattan*, paru en 1984, après la mort de sa mère, chez Navarin, éditeur de psychanalyse (une version largement remaniée par l'auteur sera publiée chez Attila en 2012[16]), le yiddish est nommément présent. À partir du relevé effectué par les quelques chercheurs s'étant penchés sur la question, il apparaît que, dans *Le Schizo*, le yiddish est avant tout la « langue du père » : c'est en effet, de ses deux parents, le père de Wolfson qui la parle le mieux et, lorsque l'anglais devient trop insupportable, c'est principalement à lui que le fils adresse la demande qu'il lui parle en yiddish :

> [...] car le fils, après son engouement pour l'étude de langues, avait demandé et demandait encore que son père ne lui parlât qu'en yiddish, langue ayant pour la plus grande partie les mêmes vocabulaire et morphologie que l'allemand [...][17]

Cette « langue du père », on le comprend, doit faire barrage à la « langue de la mère », pensée comme l'anglais – langue qu'elle parle et chante d'une voix qui lui est désagréable, agressive. Il y aurait donc bien d'un côté la « langue maternelle » haïe, qui est l'anglais et, de l'autre, deux modes de défense : l'étranger syncrétique mélangeant français, allemand, hébreux et russe, et qui est en quelque sorte le fantasme d'une langue lui appartenant en propre ; et le

---

[13] Cécile Rousselet, « Métaphore et référent de Babel - Le statut narratif ambigu du yiddish dans Le Schizo et les langues de Louis Wolfson » dans Juliette Drigny, Sandra Pellet et Chloé Thomas (eds.), *Dialogues schizophoniques avec Louis Wolfson*, Saint-Maur, Éditions l'Imprimante, 2016, p. 78- 84.

[14] L. Wolfson, *Le Schizo et les langues*, *op. cit.*, p. 245.

[15] C. Rousselet, « Métaphore et référent de Babel - Le statut narratif ambigu du yiddish dans Le Schizo et les langues de Louis Wolfson », art cit, p. 78.

[16] Louis Wolfson, *Ma mère, musicienne, est morte : de maladie maligne mardi à minuit au milieu du mois de mai mille 977 au mouroir Memorial à Manhattan*, Paris, Navarin, 1984 ; Louis Wolfson, *Ma mère musicienne, est morte de maladie maligne à minuit, mardi à mercredi, au milieu du mois de mai mille 977 au mouroir Memorial à Manhattan*, [Éd. revue.], Paris, Éd. Attila, 2012.

[17] Louis Wolfson, *Le Schizo et les langues*, Paris, Gallimard, 1970, p. 37.

yiddish, « langue du père ». Les moments où intervient le yiddish sont, en outre, des moments d'apaisement, associés à des affects positifs, ainsi que le fait remarquer Rosette Tama[18].

Mais la situation est en réalité plus complexe et plus imbriquée. À la fin du *Schizo*, et dans *Ma mère, musicienne*, il apparaît que le yiddish pouvait également être une langue de conversation avec la mère et, avec elle, le terrain d'un apaisement, d'une conversation possible, d'une filiation renouée :

> [...] depuis peu, sa mère le satisfait de plus en plus en ce qui concerne l'idiome qu'elle emploie, c'est-à-dire qu'elle lui parle de plus en plus en yiddish et, semble-t-il, elle se souvient de mieux en mieux du judéo-allemand, en quelque sorte sa langue maternelle, et cela même sans aucune nouvelle étude, il paraissait donc que ses huit premières années, vécues en Biélorussie et pendant lesquelles elle avait presque uniquement employé cet idiome, avaient eu plus d'impression sur elle qu'elle et son fils schizophrénique ne l'auraient deviné ![19]

Il y aurait donc, parmi les langues véritablement « maternelles » de Wolfson (notons qu'il emploie ici le syntagme à propos de la véritable « langue maternelle » de sa propre mère), la mauvaise, la fausse – l'anglais – et la bonne, la vraie – le yiddish, refoulé mais persistant, que la mère *devrait* lui parler (ou *aurait dû* lui parler beaucoup plus tôt) et face auquel l'anglais constitue une agression, une superposition illégitime, non seulement pour les oreilles du fils mais aussi dès la bouche de la mère. Le yiddish n'est donc pas une langue autre déployée *contre* la langue maternelle, mais, d'une certaine façon, la langue maternelle réelle et légitime. Autre différence fondamentale par rapport au français, à l'allemand, au russe et à l'hébreu : comme Wolfson ne l'étudie pas, il ne la dissèque pas. C'est pour ça qu'elle ne « marche » pas dans le cadre du procédé (Wolfson raconte un épisode où il essaie d'avoir recours au yiddish et où l'opération est inefficace[20]). Pour la même raison, cette unité qui lui demeure, elle est la condition de possibilité des autres langues. On peut la voir à la fois comme un corps remembré formé d'autres langues, et comme la langue matricielle, dont seraient fantasmatiquement issues ces autres langues. Le fait que Wolfson réponde à son père en haut-allemand[21] quand celui-ci fait l'effort de s'adresser à lui en yiddish invite également à mettre cette dernière langue du côté du dialecte, du « jargon[22] », donc aussi d'une langue à la fois populaire, répandue, commune et, aussi, plus intime, plus orale, moins éduquée. C'est aussi à ce dernier titre qu'elle n'est pas, comme écrit Cécile Rousselet,

---

[18] R. Tama, « Louis Wolfson dans le labyrinthe des langues et Le yiddish », art cit.

[19] L. Wolfson, *Le schizo et les langues*, *op. cit.*, p. 245.

[20] *Ibid.*, p. 194- 195. Voir l'analyse que propose Cécile Rousselet de ce passage : C. Rousselet, « Métaphore et référent de Babel - Le statut narratif ambigu du yiddish dans Le Schizo et les langues de Louis Wolfson », art cit, p. 79.

[21] L. Wolfson, *Le schizo et les langues*, *op. cit.*, p. 37.

[22] Ce sont les termes qu'emploie par exemple André Michels : « Le yiddish, par sa qualification de dialecte ou de jargon, est reconnu dans sa fonction d'écart par rapport aux langues nationales et à leur pouvoir normativant. Cet écart est créateur de sens, de métaphore et par conséquent de vie, dans son rapport à la transmission. » A. Michels, « Quête de la langue maternelle », art cit.

« disloquée en phonèmes », contrairement aux langues étudiées. Elle garde donc une sorte d'unité originaire, organique[23].

Robert Samacher propose une distinction fructueuse entre « langue maternelle » (par quoi il entend la langue sociale, celle de l'éducation), et la « langue de la mère », propre à la mère. Il écrit :

> Concernant Wolfson, si la langue natale de sa mère a été le yiddish, elle semble avoir essentiellement parlé à son fils en anglo-américain, ce qui me permet de dire que la langue de la mère est l'anglo-américain et que dans ce cas, pour cet homme, langue maternelle et langue de la mère se confondent. Pourtant, Rose (Minarsky Wolfson) Brooke a vécu « ses huit premières années en Biélorussie, pendant lesquelles elle avait uniquement employé cet idiome » [Le *schizo*… p. 245], qu'elle employa de plus en plus à la fin de sa vie avec son fils. Pour Louis Wolfson, la langue intrusive, celle de la mère, est l'anglo-américain et non le yiddish.[24]

Le yiddish est donc ce qui permet de dépasser la confusion factice entre « langue de la mère » et « langue maternelle » et de retrouver la possibilité d'une communication et d'une filiation maternelle. Dans une thèse de littérature comparée, s'appuyant sur les « cas » de James Joyce, Jean Genet et Thomas Bernhard[25], Mathias Verger a cherché à circonscrire les instanciations possibles que peuvent recouvrir le syntagme et l'idée de « haine de la langue maternelle ». Il propose de distinguer entre la haine de la langue commune (correspondant plus ou moins à ce que Samacher appelle la « langue maternelle »), de la langue nationale, de la langue maternelle (ce que Samacher appelle la « langue de la mère ») et de la langue natale (originaire, figée dans le temps de son apprentissage). Si le rapport à la mère est évidemment central pour comprendre la fonction du yiddish dans le psychisme de Wolfson, il est également intéressant de considérer celui-ci non seulement comme langue maternelle mais comme « langue commune ». À cet égard, le yiddish, pour un enfant d'émigrés juifs d'Europe de l'est à New-York, a un statut ambigu : c'est une « langue commune » mais renvoyant à une communauté perdue ; une langue qui a été le « jargon » du commun mais qui a été exterminée et ne subsiste plus que comme reliquat parlé par ceux qui sont partis avant la catastrophe, qu'ils ne transmettent pas à leurs enfants. En demandant à ses parents de la lui parler, il s'agit donc aussi d'en refaire une langue vivante et qui se transmet. La relation de Wolfson au yiddish doit donc aussi se comprendre plus largement au sein de celle, ambiguë, qu'il entretient à la judéité, envisagée par lui non d'un point de vue religieux mais bien communautaire.

---

[23] Bernard Mary note que l'anglais possède aussi, différemment, ce statut unitaire ; et que les autres langues, associées par couple (français/allemand, hébreux/russe) sont ce qui permet à Wolfson d'éviter qu'elles deviennent à leur tour cet Un inquiétant.

[24] R. Samacher, « Louis Wolfson et le yiddish », art cit.

[25] Mathias Verger, *La haine de la langue maternelle : une lecture de James Joyce, Jean Genet, Thomas Bernhard*, Thèse de doctorat, Paris 8, Saint-Denis, 2013.

Dans *Le Schizo*, au cours d'un épisode célèbre avec une prostituée, Wolfson lui fait tenir des propos antisémites (elle demande : « Tes aïeux étaient-ils juifs[26] », quand il essaie de négocier le prix de la passe) et s'inquiète de savoir si elle est « pour » ou « contre ». L'antisémitisme est donc quelque chose qui l'angoisse, dont il a peur d'être la victime, en tant que cela pourrait le priver par exemple des services de la prostituée. Mais c'est aussi un discours qu'il reprend à son compte – en particulier dans *Ma Mère musicienne*, mais aussi dans un retravail plus récent du *Schizo*. Au début de son premier livre, en effet, il revenait en ces termes sur le traumatisme et l'échec du traitement psychiatrique qu'il avait subi en institution :

> [...] n'ayant guère fait des efforts pour acquérir ou tenir une situation et continuant de ne pas le faire, le jeune homme aliéné n'avait conséquemment pas l'argent suffisant pour vivre à l'étranger, sans parler des défectuosités de son caractère sinon bien plutôt de la folie, car, malgré toutes les hospitalisations, malgré toutes les confrontations avec les psychiatres, malgré les vingt électrochocs, qui ne duraient chacun qu'un cinquième de seconde mais qui le rendaient chacun instantanément inconscient pour dix à trente minutes, et malgré les cent insulinochocs, toutefois moins violents mais qui duraient presque chacun plus que deux bonnes heures, le malade reste toujours schizophrénique, et plus d'une dizaine d'années après le commencement du traitement psychiatrique actif et par contrainte, lequel traitement bien entendu ayant été suivi d'une façon saccadée tenant à diverses raisons dont l'une était la fuite,--et quand même enfermé dans l'hôpital, quoique non violent, il n'avait guère collaboré avec les thérapeutistes, en particulier au niveau psychanalytique et en général à celui de la thérapie de travail.[27]

S'il est bien question ici de violence et de traumatisme, le judaïsme n'est absolument pas évoqué. Or, le réalisateur italien Duccio Fabbri, qui a récemment terminé un film sur Wolfson[28], voulait lui faire lire cette page face à la caméra ; Wolfson a préalablement souhaité la corriger pour souligner la dureté des traitements et sa colère contre ceux qui les lui ont administré. Il écrit en préambule :

> je voulais d'abord modifier ce passage, [...] - en soulignant que si je me trouvais véritablement dans les catégories lamentables de 'psychotique', 'aliéné mental', 'fou', etc., c'était avant tout parce que j'avais été victime d'une agression psychiatrique très majeure, extrêmement criminelle et irrésponsable [*sic*] et foudroyante, et dans mon cas menée par une *merde de juiverie traîtresse*, hypocrite, méprisable et ignoble jusqu'à outrance et dont sans doute surtout ma mère borgne (oeil droit extirpé, infection d'enfance), peu éduquée, très stupide, très détraquée, très haïssante.[29] (Je souligne).

Il convoque ici une figure particulière, l'infirmière juive, qui incarne l'intrusion, la violence. Elle est mise du côté de la mère, à la fois en tant qu'intrusive et *en tant que juive*. Ainsi, alors que le yiddish est la langue de la réconciliation avec la filiation, en particulier maternelle, la judéité, ramenée du côté de la mère, devient l'incarnation de la violence physique et psychologique commise par l'institution psychiatrique ; l'incarnation aussi de ce qui fait choc,

---

[26] L. Wolfson, *Le Schizo et les langues*, *op. cit.*, p. 80.
[27] L. Wolfson, *Le schizo et les langues*, *op. cit.*, p. 34.
[28] Duccio Fabbri, *Sqizo*, Epsifilm, FilmAffair, 2020.
[29] Message de Louis Wolfson à Chloé Thomas, 10 avril 2017.

rupture (pertes de connaissance), donc qui va à l'encontre du lien. La judéité maternelle (*et* commune) n'est pas tout à fait une judéité *de la mère*, au sens où elle est du côté de l'interruption. Si, à la fin du *Schizo*, le yiddish est rétabli comme langue de filiation, plusieurs décennies après sa publication Wolfson reste au contraire dans une colère contre ce qui est juif, incarné dans son souvenir par l'infirmière maltraitante, comme si, à cet égard, aucun lien n'avait pu être renoué et comme s'il ne demeurait que le choc de la rupture.

Louis Wolfson, aux dernières nouvelles, est encore vivant. Après avoir vécu un temps à Montréal, il a remporté un loto électronique et, devenu millionnaire, il s'est installé à Porto Rico. Il a entretemps perdu son argent par des mauvais placements boursiers. Depuis la publication des *Dialogues schizophoniques avec Louis Wolfson*, nous avons échangé quelques messages, en français et en allemand, dont le passage sur la réécriture que je viens de citer.

C'est avec un fort sentiment d'illégitimité que j'avais accepté la proposition de Max Kohn d'intervenir au colloque sur le yiddish et l'inconscient : en effet, je ne parle ni ne lis le yiddish, comme on peut s'y attendre de la part d'une française née en 1985 portant le nom de Thomas, ayant en outre été baptisée dans une église protestante en Alsace. C'est mon travail de coédition des *Dialogues schizophoniques*, paru en 2016, qui m'a valu cette invitation. Or, au moment où les co-éditrices de l'ouvrage, Juliette Drigny et Sandra Pellet, m'avaient proposé de travailler avec elles sur le « Projet Wolfson » et sur ce qui est devenu *Dialogues schizophoniques*, je n'avais jamais entendu parler de Wolfson ni du *Schizo et les langues*. C'est Juliette Drigny qui était à l'origine de l'idée : elle faisait alors une thèse sur la « langue littéraire » de l'avant-garde française des années soixante-dix et c'est dans le cadre de ses recherches qu'elle avait rencontré ce livre. Sandra Pellet, elle, est économiste spécialiste des systèmes de santé : elle s'est particulièrement intéressée à ce que le livre révèle de l'institution psychiatrique américaine des années cinquante et soixante. Quant à moi, je suis angliciste de formation et je terminais alors une thèse sur l'écrivaine américaine Gertrude Stein, dont je traduisais aussi des inédits. C'est la question de la traduction qui m'a tout de suite intéressée dans le *Schizo*. Elle m'intéressait théoriquement, mais elle faisait aussi écho, sans que je sois tout à fait en mesure de le formuler à ce moment-là, à ce que ma propre pratique de la traduction m'apportait et continue de m'apporter. Depuis, j'ai continué à traduire, de l'anglais mais aussi, la vie prenant parfois des lignes courbes, de l'allemand ; et j'ai compris que la traduction n'était pas *seulement* pour moi un très grand plaisir intellectuel, mais bien une thérapeutique. Récemment, j'ai donné en français quelques contes de Grimm, eux aussi écrits, pour une part, en « jargon », en dialecte ; je m'amusais et, du même coup, soignais mon asthme.

Mes grands-parents maternels parlaient yiddish. J'ai été baptisée lorsque ma mère s'est elle-même convertie au protestantisme et je crois avoir plus entendu parler du judaïsme enfant lors des cours de religion obligatoires en Alsace qu'auprès de ma famille ; j'ai plus appris de yiddish en lisant Philip Roth que par mes grands-parents. D'eux, j'ai retenu seulement quelques phrases que j'ai d'ailleurs tendance à « traduire » spontanément en haut-allemand, *langue apprise*. Je ne peux pas lire le yiddish, car je ne connais pas l'alphabet hébreu. Mais j'ai réalisé la part d'acte manqué (lequel est toujours un peu réussi) qu'il y avait dans certains de mes choix. Comme Wolfson, je tourne autour du yiddish ; comme pour lui, la langue représente pour moi une filiation interrompue ; et comme pour lui, la langue étrangère est pour moi un anxiolytique. J'en conclurais qu'il n'est pas besoin d'être suffisamment juive ni « suffisamment timbrée » pour vouloir, comme tout le monde, « se traiter soi-même ».

Références :

CHASSAY Jean-François, « « Traduit de l'américain » », *Études françaises*, 1992, vol. 28, nº 2-3, p. 69.

DELEUZE Gilles, « Schizologie » dans *Le Schizo et les langues*, Paris, Gallimard (coll. « Connaissance de l'inconscient »), 1970, p. 5-23.

FABBRI Duccio, *Sqizo*, Epsifilm, FilmAffair, 2020.

KOHN Max, « Louis Wolfson. Une langue c'est de la folie, et la folie est-ce que c'est une langue? », *Recherches en psychanalyse*, 2005, vol. 4, nº 2, p. 113-121.

MARY Bernard, « Le schizo et sa mère toute retournée » dans *(Pas) tout sur la mère. Actes du colloque de l'école freudienne de Paris, 20-21 mai 2000*, Paris, Ecole freudienne, 2000.

MARY Bernard, « Le schizo et sa mère toute retournée (suite et fin) », *Bulletin de l'école freudienne*, octobre 2000, nº 70, p. 14-27.

MARY Bernard, « Cryptogramme du réel chez Louis Wolfson », *Bulletin de l'école freudienne*, 1993, nº 42.

MICHELS André, « Quête de la langue maternelle », *Recherches en psychanalyse*, 2005, vol. 4, nº 2, p. 137-148.

NATHAN Tobie, *Actuel Wolfson ?*, https://tobienathan.wordpress.com/2012/05/14/actuel-wolfson/, 14 mai 2012, consulté le 22 août 2022.

PONTALIS Jean-Bertrand, « Editer Wolfson » dans *Dossier Wolfson*, Paris, Gallimard (coll. « L'arbalète »), 2009, p. 13-23.

ROUSSELET Cécile, « Métaphore et référent de Babel - Le statut narratif ambigu du yiddish dans Le Schizo et les langues de Louis Wolfson » dans Juliette Drigny, Sandra Pellet et Chloé Thomas (eds.), *Dialogues schizophoniques avec Louis Wolfson*, Saint-Maur, Éditions l'Imprimante, 2016, p. 78-84.

SAMACHER Robert, « Louis Wolfson et le yiddish », *Recherches en psychanalyse*, 2005, vol. 4, nº 2, p. 123-135.

TAMA Rosette, « Louis Wolfson dans le labyrinthe des langues et Le yiddish: langue égarée – langue marrane », *Recherches en psychanalyse*, 2005, vol. 4, nº 2, p. 149-157.

URIBURU Maria Eugenia, « L'opposition à la langue maternelle. Introduction à la bibliographie du dossier Wolfson », *Recherches en psychanalyse*, 2013, vol. 15, nº 1, p. 80-92.

VERGER Mathias, *La haine de la langue maternelle : une lecture de James Joyce, Jean Genet, Thomas Bernhard*, Thèse de doctorat, Paris 8, Saint-Denis, 2013.
WOLFSON Louis, *Ma mère musicienne, est morte de maladie maligne à minuit, mardi à mercredi, au milieu du mois de mai mille 977 au mouroir Memorial à Manhattan*, [Éd. revue], Paris, Éd. Attila, 2012.
WOLFSON Louis, *Le schizo et les langues*, Paris, Gallimard (coll. « Connaissance de l'inconscient »), 1987.
WOLFSON Louis, *Ma mère, musicienne, est morte : de maladie maligne mardi à minuit au milieu du mois de mai mille 977 au mouroir Memorial à Manhattan*, Paris, Navarin (coll. « Bibliothèque des Analytica »), 1984.
WOLFSON Louis, *Le Schizo et les langues*, Paris, Gallimard (coll. « Connaissance de l'inconscient »), 1970.